Plongée avec Alexis Cordesse dans les souvenirs de Syrie

PALAIS DE L'ARCHEVÊCHÉ Le projet "Talashi" vient clôturer "Un monde à guérir"

Un coup de scalpel. Rapide, modeste et précis. Le geste est chirurgical, le style épuré mais c'est ainsi qu'agit sur nous le corpus de photographies d'Alexis Cordesse, dernière partie de l'exposition "*Un monde à guérir*" à voir au Palais de l'Archevéché. Le projet, publié de façon autonome aux éditions Atelier EXB, porte le nom de "Talashi". Un mot qui signifie la fragmentation, l'érosion, la disparition. Soufflé à l'oreille du photographe par Hala, Syrienne qui a fui son pays en guerre avec ses deux sœurs.

Alexis Cordesse a récolté près de 3 800 photographies, en provenance de Syrie. / PHOTO VALÉRIE FARINE

Pendant près de trois ans, le photographe de guerre s'est aventuré sur les routes de l'exil, à la rencontre de Syriens, en France, en Allemagne et en Turquie. Sa recherche le portant à réfléchir au rapport qu'un exilé entretient à la mémoire et aux images. Si au départ Alexis Cordesse part "*sans idée précise, ni méthodologie*", s'organise peu à peu un réseau autour de lui, "*toute une circulation de photographies venues de Syrie, un condensé de temporalité*". Alexis Cordesse collectera 3883 images, essentiellement en numérique et de diverses qualités. C'est à partir de ces photographies que se crée le dialogue avec les exilés. Peu à peu, le photographe prend conscience que "*les images qu'ils me donnaient étaient comme eux des survivants et des survivantes*", explique-t-il.

Car dans le conflit syrien, la photographie est une arme. "*La Syrie est un pays complètement isolé qui évoquait peu de choses dans notre imaginaire occidental, comparé au Liban par exemple*, souligne Alexis Cordesse. *Brutalement, la société se dévoile par un flot d'images et très vite un spectacle de l'horreur. Les Syriens photographient tout, ça en devient un besoin existentiel puisqu'ils en étaient privés. Ils l'ont fait sur un mode radical pour arriver à une situation paradoxale : le nombre condamne à une forme d'invisibilité.*"

Partant de cet état de fait, où "*du blanc, on passe à un espèce de trop plein*" dans lequel "*le spectacle de l'horreur déshumanise*", Alexis Cordesse cherche à déplacer le regard et donner à voir autre chose. Par le prisme de ces photographies qui ne lui appartiennent pas mais que les exilés lui confient "*si facilement*", le photographe montre un hors champs constitué d'actions du quotidien et rattache ces hommes, ces femmes, ces adolescents et ces enfants à une "*expérience commune*", "*tout ce qui fait les éléments de la vie et dont les photographies rendent compte*". En parallèle d'interpeller le spectateur sur des souvenirs qui pourraient être les leurs, "Talashi" redonne une visibilité à une population que la guerre a déshumanisé.

Isabelle APPY